

Il descendit de cheval. Le gendarme et le major en firent autant et l'un des deux soldats garda les chevaux pendant que l'autre, le conducteur, faisait tourner la voiture et la présentait de dos au pavillon, prête à recevoir le corps. Alors, dans l'esprit de Bernerette germa la première inquiétude. Il y avait donc là des blessés ? Elle s'approcha et s'informa auprès d'un soldat, les gendarmes étant entrés dans le pavillon avec le major.

—Qu'est-ce donc que vous venez chercher, demanda-t-elle.

—Un officier, mademoiselle.

—Malade.

—Oh ! non.

—Blessé ? Un accident ?

—Oh ! mieux que cela !

—Mort ?

—Oui, tué en duel, à ce qu'il paraît, cette nuit.

—En duel, ici, dans le château de mon père ?

—Ah ! vous êtes la fille du colonel ! fit le militaire curieusement.

Et il fit un salut respectueux et attendit qu'on l'interrogeât.

—Vous vous trompez peut-être ? dit Bernerette.

—Non, mademoiselle, tout le régiment connaît l'histoire.

—Et... quel régiment ?

—Le 145e, qui bivouaque de l'autre côté du bois.

—Le 145e ! Et pourquoi ce duel ?

—Ah ! dame ! voilà ce que nous ne savons pas, nous autres.

—C'est un officier, dites-vous, qui s'est battu avec un autre officier, sans doute ?

—Non, et c'est le plus grave, c'est un sous-officier, un sergent, qui a tué un sous-lieutenant.

—Ce sergent, vous le connaissez ? dit-elle prise de crainte.

—Non.

—Et l'officier ?

—Non plus. Je sais seulement qu'il est officier de réserve. Ça n'empêche pas le cas d'être aussi grave, du reste.

Bernerette avait retenu un cri d'effroi. Sous-lieutenant de réserve ! Elle n'avait entendu que ce mot. Il avait résonné jusqu'au plus profond de son cœur. Un sinistre pressentiment lui serrait le cœur, l'étouffait, la rendait pâle et chance lante. Il y avait là un banc. Elle s'y laissa tomber.

—Cette pauvre petiotte, murmura l'ambulancier, si elle savait que son frère est arrêté aussi !

Et tout haut, avec commisération :

—Mademoiselle, vaudrait peut-être mieux ne pas rester là.

—Pourquoi ?

—Parce que ça peut vous faire de la peine de voir un homme mort. Ce n'est pas beau, allez. Vaut mieux ne pas voir !

Elle se raidit.

—Si, je veux rester.

—C'est inutile, pourtant, insistait le brave garçon.

—Non, non, je veux le voir !

—Mademoiselle, je ne peux pas vous commander, vous êtes chez vous.

Elle voulut pénétrer dans le pavillon. Un factionnaire l'en empêcha.

—On ne passe pas.

Elle revint vers l'ambulancier.

—Que font donc ces gendarmes ?

—Ils prennent des notes pour leur rapport, la blessure, la position du cadavre, il faut que le major examine tout cela pour faire, lui aussi, son rapport. Il s'agit du conseil de guerre, voyez vous, mademoiselle. C'est rudement grave. Le sergent écoperait de l'exécution, c'est probable.

—Est-ce que cela durera longtemps ?

—Non. Et même, tenez, c'est fini, car voici le major.

Le chirurgien remonta sur son cheval et partit au trot regagnant le camp, sans plus s'occuper de ce qui allait se passer. Bientôt les gendarmes eux-mêmes sortaient. Le maréchal des logis refermait son carnet, dans lequel il venait de prendre les notes nécessaires à la rédaction de son procès-verbal. Il glissa le carnet dans la poche de sa tunique. Puis, faisant un signe aux ambulanciers :

—Vous pouvez enlever le cadavre. Le major le permet.

Les deux hommes ouvrirent la voiture et pénétrèrent dans le pavillon où ils disparurent pendant quelques secondes. Les gendarmes remontaient à cheval et partaient au galop, après avoir salué Bernerette qui ne les vit et ne leur répondit pas. La jeune fille, le cœur étreint par son angoisse, se tenait devant le pavillon, les yeux fouillant dans cet intérieur, mais sans rien voir. Tout à coup, elle vit ! Les ambulanciers avaient pris le corps de Gironde par les pieds et par la tête et l'emportaient vers la voiture. Elle vit les pieds, d'abord, puis le corps, puis la tête. Et elle poussa un cri rauque et tomba raide. Elle avait reconnu Gironde.

—Allons, bon, firent les hommes en glissant le cadavre dans la voiture, qu'est-ce qui lui prend, à la demoiselle ?

Et l'un d'eux ajouta :

—Je lui avais dit de ne pas rester là.

Ils refermèrent la voiture, grimperent sur le siège, pendant qu'un des soldats qui avaient passé la nuit devant le pavillon allait sonner vigoureusement aux Aulnais. Un domestique accourut.

—C'est la demoiselle qui se trouve faible, dit le fantassin.

Et mettant son fusil sur l'épaule, il courut rejoindre son camarade ; voiture et soldats disparurent aussitôt. Transportée dans son lit Bernerette fut longtemps sans reprendre connaissance. On était allé avertir Mme de Cheverny que l'on avait trouvé profondément endormie dans son fauteuil. Mme de Cheverny était accourue bien vite.

—Voilà ce que je redoutais ! murmura-t-elle. Voilà pourquoi je ne voulais pas dormir !

Quant l'enfant revint à elle, qu'elle eut repris la suite de ses idées, elle considéra sa mère avec une sorte d'épouvante. On eût dit qu'elle la rendait responsable de ce qui s'était passé, que cette mort, c'était sa mère qui en était coupable.

—Ah ! mère ! mère ! dit-elle.

Et elle éclata en sanglots. Marguerite pleurait aussi et lui essuyait doucement ses larmes, ne trouvant rien pour la consoler :

—Ma Bernerette ! ma chère Bernerette !

—Mort ! Pierre est mort ! Ah ! mais je veux savoir ! Je veux savoir ! Comment cela est-il arrivé ? Qui l'a tué ? On m'a dit que c'était en duel ? Pourquoi ? Ah ! mère, je veux que tu ne me caches rien !

—Oh ! ma pauvre enfant ! Si tu m'avais écoutée ! que de chagrins tu te prépares !

—Parle, mère, je le veux. J'ai le droit de savoir. Songe donc, je l'aimais. Je te l'avais dit.

—Chérie, cet homme n'était pas digne de toi.

—Qu'en sais-tu ?

—Je le sais.

—Que lui reproche-t-on ?

—Je ne puis te le dire.

—Tu vois bien, tu vois bien !

Elle pleura silencieusement, s'interrompant toutefois de temps en temps pour dire à voix basse :

—Il est mort ! Il est mort ! ...

Elle eut une crise de nerfs. Quand elle fut plus calme :

—Qui donc l'a tué ?

Il fallait bien le lui dire. Ne l'apprendrait-elle pas tôt au tard !

—Jacques ! dit Marguerite.

Elle parut ne pas comprendre.

—Jacques ? Qui donc ? qui c'est, Jacques ?

—Le frère de Marjolaine.

—Grand Dieu ! La raison de ce duel ?

—On l'ignore.

Elle aimait Gironde d'amour, mais elle avait également pour Jacques une vive et sincère affection. Son cœur était donc déchiré doublement. Et d'une voix altérée, oubliant Pierre un instant pour ne plus penser qu'à l'ami de Bernard.

—Il a tué un officier c'est la mort.

Puis elle fut prise de frissons violents. En même temps, elle avait un accès de toux qui lui brisait la poitrine et lui amenait un peu de sang au coin des lèvres. Marguerite, effrayée de l'état dans lequel elle la voyait, la déshabilla et la porta dans son lit.

Dans les cantonnements et les bivouacs, les salles

de discipline sont remplacées par le poste de discipline, placé en avant du front de bandière, à cent mètres environ, dans un endroit découvert et à proximité de la garde de police. C'était au poste de discipline que Jacques et Bernard avaient été conduits. Il devaient être selon les règlements militaires, remis le lendemain dès le matin à la gendarmerie de Borange, chargée de les écrouer à la prison du quartier général. Deux sentinelles veillaient sur eux. Le colonel avait, la veille, en arrivant au bivouac, fixé le réveil à cinq heures. Etendus par terre, côte à côte, Jacques et Bernard avaient passé la nuit sans dormir. Et de toute la nuit ils ne s'étaient pas dit un mot. Trop de graves et tristes pensées emplissaient leur esprit. Seulement, de temps en temps, se comprenant sans rien se dire, sans doute parce qu'au même moment la même pensée leur venait à tous deux, ils étendaient la main l'un vers l'autre, dans l'obscurité, à tâtons. Leurs mains se rencontraient et se serraient longuement. Une seule fois seulement pendant cette nuit là, ils échangèrent une parole. Ils étaient si immobiles l'un et l'autre, étendus sur le dos, la face vers le ciel étoilé, que chacun des deux fut persuadé que l'autre dormait. Et ils se soulevèrent en même temps.

—Tu dormais ?

—Non. Et toi ?

—Oh ! non, frère.

Ce fut tout. Ils reprirent leur immobilité et leurs rêves.

A cinq heures le clairon de service sonna le réveil. Depuis une demi-heure déjà les cuisiniers étaient levés, avaient allumé les feux et comme, la veille, dans toutes les escouades, les caporaux avaient fait emplir les bidons des campements, ils n'avaient pas eu à courir chercher de l'eau et firent tout de suite bouillir le café. Le café était prêt quand les hommes s'éveillèrent, engourdis par cette nuit à la belle étoile, mais reposés quand même et déjà de belle humeur.

Bientôt le soleil chassa la brume violette de l'aube. C'était l'heure où devant le pavillon, Bernerette se trouvait en face du cadavre de Gironde. Une demi-heure après le réveil, sonna le premier appel de la journée, sans armes, par escouades. Presque aussitôt apparurent sur le front, de bandière, les silhouettes des gendarmes, prévenus par Cheverny, et qui venaient prendre les prisonniers. Un piquet de quatre hommes commandés par le caporal Martin, les escorta jusqu'à Borange. Dans la journée même, ils prenaient le train faisant route pour Châlon-sur-Marne, quartier général du 6e corps où allait se dérouler l'enquête, et où ils allaient passer en conseil de guerre.

Fin de la deuxième partie.

NOUVELLES A LA MAIN

Il vaut mieux avoir une cruche qui soit bonne, qu'une bonne qui soit cruche.

* *

—Dis-donc, Barbachou, cette tribune est un puits.

—Pourquoi donc ?

—Parceque, quand un sot descend, un autre monte.

* *

Rantono, qui est énorme, sue à grosses gouttes entre deux petites personnes maigres qu'il promène au parc.

—Tiens, lui dit un ami en passant, tu as l'air de nager entre deux os.

* *

Jones.—Qu'est-ce que ta femme a dit quand elle t'a vu rentrer à trois heures du matin ?

Smith.—Mon cher petit ami, ça prendrait trois heures, rien que pour t'en conter la moitié.

* *

Un filou pincé la main dans la poche de son vestin, se démenait pour trouver des raisons, des explications, des justifications impossibles.

—Pourquoi tant mentir, lui dit le juge avec bienveillance, n'avez-vous pas pris un avocat ?